

BRASILLACH Robert

Brasillach, ou les ravages du classicisme. Cet homme n'a eu qu'un amour dans sa vie : la paix, terriblement grecque et bourgeoise. Il est passé à côté de tout ce qui a compté dans son époque, et il a goûté Céline pour de très mauvaises raisons. Sa langue était belle, comme on le dit de la Suisse.

« L'année suivante, à Pâques, nous cherchions encore un peu les traces de l'Espagne dans les pays du Nord. Par Bruges sans lumières, nous nous promenions, dans l'odeur des canaux morts, sur les durs pavés, regardant monter dans la nuit brumeuse des formes hautes, des clochers, des palais. Luisait dans l'ombre, comme un bijou baroque, la chapelle du Précieux-Sang, où est conservé le sang de Jésus. Sur la plus belle place des Flandres, le plus pur beffroi dominait les maisons endormies, les eaux vertes, au loin la plaine, au-delà des portes rondes et épaisses. Nous errions dans la paix inoubliable, au long du Quai Vert ou du Quai des Rosaires. Non pas ville morte, comme l'ont dit les poètes, mais tranquille, tranquille, merveilleusement tranquille. Pas de tristesse au long de ces quais ombragés où de grandes masses vertes d'arbres se reflètent dans l'eau. Moins encore dans l'enclos du Béguinage, autour des petites maisons vertes et blanches. Mais une paix indicible. La même paix que nous retrouvions au Musée communal, à l'hôpital Saint-Jean, lorsque Memling et ses compagnons nous offraient leurs longues vierges dorées, Barbe et ses onze filles, leurs bourgmestres et la foule même de la châsse de sainte Ursule. La pierre, l'arbre et l'eau, ensemble mariés, composent cette ville rousse et pâle, retirée hors du siècle pour y vivre une vie non point malade mais presque toute spirituelle. Et humaine toujours, comme celle des dames de Memling, modestement portées au ciel avec leur rosaire, leur science des coiffes et des confitures, et leur foi calme et irréductible ».

Notre avant-guerre (Poche, 1992)

Les sept couleurs (Poche, 1965)

